

L'École de Laon au XII^e siècle Anselme de Laon et Abélard

par Mme S. MARTINET

L'école de Laon fut, durant tout le Moyen-Age, un très grand centre intellectuel. Dès le V^e siècle d'antiques traditions nous révèlent que Saint-Rémi, célèbre pour la valeur et la richesse de ses sermons, fut élevé et éduqué dans l'école de rhétorique de l'église Notre-Dame de Laon. Au VIII^e siècle, le monastère de femmes de Sainte-Marie-Saint-Jean abrita un important scriptorium, et au IX^e siècle, dans le palais carolingien de Charles le Chauve les plus illustres maîtres irlandais enseignèrent le grec et la médecine.

A la fin du XI^e siècle et au début du XII^e siècle, les frères Anselme et Raoul de Laon reprenaient le flambeau. Le monde intellectuel de ce temps s'émerveille du rayonnement de l'école. Vers 1113, l'abbé de Nogent-sous-Coucy, Guilbert de Nogent écrit à Barthélemy de Jur, évêque de Laon : *«Dieu vous a donné deux yeux plus brillants que des étoiles. L'un de ces yeux s'appelle Anselme, son magistère s'étend sur tout le monde latin. L'autre œil porte le nom de Raoul, son talent et sa doctrine ne sont en rien inférieurs à ceux de son frère.»* Herman de Tournai, au début de son livre sur «Les Miracles de Notre-Dame de Laon» rappelle que *«le Seigneur avait réservé miséricordieusement après la ruine et l'incendie de la cité lors de la commune, deux hommes très sages, Anselme et son frère Raoul pour encourager clercs et laïcs, les consoler, les reconforter et les engager à ne pas s'abandonner aux adversités, en leur rappelant les Écritures par diverses sentences»*. Wibald, abbé de Corbie, écrit : *«Que dire de ces hommes si savants, qui dans l'Église de Dieu ont laissé la trace de leurs œuvres illustres, et je parle de Bède, Ambroise, Raban Maur, Jean Scot et aussi de ces maîtres que nous avons connu, comme Anselme de Laon, qui ont rempli le monde entier de leurs doctrines et de leurs travaux»*. Sigebert de Gembloux, dans sa Chronique, appelle Anselme : *«le docteur le plus célèbre parmi les docteurs, qui a travaillé non seulement pour lui-même, mais a aussi enseigné à beaucoup, toute sa vie, et même après sa mort ses écrits ont enrichi pour leur bonheur leurs successeurs»*. Rupert de Deutz, pas toujours d'accord avec l'enseignement de Laon, reconnaît qu'*«Anselme était non seulement maître des arts, mais aussi maître dans l'interprétation de la divine Écriture»*. Philippe de l'Aumône, cistercien et prieur de Clairvaux, biographe de Saint-Bernard, composa l'épithaphe d'Anselme, qui fut gravée sur sa tombe à l'abbaye Saint-Vincent de Laon, et où on pouvait lire : *«Il dort en ce tombeau le très illustre maître Anselme a qui par les pays et les climats du vaste monde, ont valu partout la célébrité, partout la louange, Foi sans défaut, doctrine féconde, vie lumineuse.»* Quarante ans plus tard, Pierre de Celles, abbé de Saint-Rémi de Reims, s'extasiait encore *«sur toutes ces roses et ces lys qui ont fleuri à l'École de Laon.»* Enfin

Jean de Salisbury, ce délicat humaniste, dans la deuxième moitié du XII^e siècle, l'ami de Gautier de Mortagne (évêque qui reconstruisit la cathédrale de Laon et avait été lui aussi écolâtre) et le secrétaire du fameux Thomas Becket s'émerveillait de l'œuvre des *«deux frères, éblouissante lumière des Gaules, gloire de Laon.»*

Anselme et Raoul, frères germains étaient tous les deux nés à Laon; pour Anselme entre 1050 et 1055; pour Raoul son cadet après 1060. Anselme allait mourir subitement le 15 Juillet 1117 et Raoul, plus tardivement le 17 Juillet 1133; Ils étaient issus d'une humble famille paysanne, leur père, marié légitimement, avait été plus tard sous-diacre, puis diacre de son église paroissiale. Leur mère vivait encore en 1117, puisqu'on lui cacha trois jours la mort de son fils Anselme. Après l'insurrection et l'assassinat de Gaudry, le sénéchal royal Étienne de Garlande avait englobé dans une seule et même condamnation de nombreux bourgeois laonnois, innocents ou coupables, dont les neveux d'Anselme. Ce dernier était intervenu pour les faire relâcher, mais avait refusé de les voir promus chevaliers s'opposant à tirer pour eux quelques avantages lucratifs dus à sa gloire de maître d'école.

Anselme avait dû être, jeune homme, disciple de Saint-Bruno de Reims. On le voit enseigner à Laon dès 1089 et sa dignité de vie fut remarquable. Il fut le seul en 1106 à s'opposer à l'élection simoniaque de Gaudry et fit même le voyage à Langres pour persuader le pape et sa cour pontificale de refuser l'argent du simoniaque et d'invalider l'élection, mais en vain. Plus tard il essaya par deux fois de persuader Gaudry de ne pas pressurer les bourgeois; enfin en pleine insurrection, il osa ramasser le corps mutilé de l'évêque et le ramena à Saint-Vincent, pour le faire enterrer, sous les injures et les quolibets. On sait enfin qu'il refusa l'évêché de Laon, puis l'archevêché de Reims et enfin l'archevêché de Canterbury.

L'enseignement de l'école de Laon, comme partout ailleurs comportait l'étude des sept arts libéraux, selon des normes qui remontaient à la fin de l'antiquité. Les études se répartissaient en deux cycles: Le Trivium comprenant la grammaire, la rhétorique et la dialectique, les arts littéraires; Le Quadrivium comprenant l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique, auquel on adjoignait à Laon la médecine, les arts scientifiques. Au-dessus trônait l'étude de la philosophie ou théologie ou la suprême Sagesse, à laquelle se consacrèrent Anselme et Raoul. Anselme se rendit tout particulièrement célèbre par ses gloses et ses sententiaires, Raoul par ses traités de musique et surtout par ses traités de mathématiques consacrés à L'Abaque et aussi à l'emploi systématique du zéro, auquel il donna la forme d'un O, les arabes se contentant de matérialiser ce chiffre «sifre-vide» par un simple point, cause de nombreuses erreurs de calcul.

Pour venir écouter ces deux grands maîtres, nous voyons accourir à Laon la foule des étudiants. Rupert de Deutz nous dit qu'il n'a pas hésité à faire un *«long voyage à dos d'âne, pour faire comme ces essais de disciples qui se hâtent d'accourir de toutes les provinces pour écouter ces précepteurs, lumière de la France entière.»*

«Pour aller à la citadelle de la connaissance, écrit Abélard, l'étudiant ne craint pas de courir par les chemins; nulle étendue de terre, nulle chaîne de montagnes, nulle vallée profonde, nulle route semée d'obstacles et de voleurs, nulle tempête sur mer ne les retiennent, tant ils sont assoifés de savoir». Cette description poétique montre les difficultés réelles de ces voyages. Tous savaient qu'au pont du Sort, à Crécy-sur-Serre, un préposé de Thomas de Marle, détroussait tous les voyageurs et précipitait dans l'eau froide de la rivière les passants récalcitrants. Gérard de Quierzy, vaillant chevalier de Laon, qui avait perdu un œil à la prise de Jérusalem, avait été excommunié à son retour, pour avoir emprisonné dans sa maison-forte de Barizis-au-Bois deux étudiants flamands et ne les avoir relâchés que moyennant rançon, exigeant de la mère des malheureux, un beau manteau de fourrure faite de peaux de vison. Se côtoient à Laon une foule hétéroclite: Des Lotharingiens, venus des bords du Rhin, comme Norbert de Xanten, le futur Saint-Norbert de Prémontré, d'autres venant de Magdebourg et de Brême. On y rencontre aussi des Liégeois, des gens de Lobbes et aussi de Toul. De très nombreux Anglais affrontent la mer et les pirates, pour écouter Anselme et occuperont plus tard de grands postes soit dans l'église, soit à la cour.

Ainsi Guillaume, précepteur des enfants royaux et archevêque de Cantebury; des archidiacres d'Exeter ou de Salisbury ou encore un certain Algard de Darmouth, futur évêque de Coutances, tous personnages qui, en souvenir d'Anselme, protégeront les Laonnois pendant leur voyage de quête à travers l'Angleterre pour réparer la cathédrale de Laon incendiée lors des tragiques événements de la commune. A côté des Bretons de Grande-Bretagne nous rencontrons aussi des Bretons de la Bretagne Mineure, c'est-à-dire de notre Bretagne française, comme ce Guillaume le Breton, qui avait failli périr dans l'incendie de sa maison, pendant la commune, et qui deviendra évêque de Rouen. Un autre de ses compatriotes écrit à un ami *«qu'il est douteux, si ce dernier ne se hâte d'arriver à Laon, de trouver un logement, tant il arrive de nouveaux étudiants et qu'il s'expose à frapper en vain aux portes.»* Mêmes doléances chez les Italiens, ou nous voyons un certain Bernard de Pise écrire lui aussi que *«la foule des étudiants est telle en cette cité de Laon, que celle-ci n'est pas assez spacieuse pour offrir à tous un logis»*. Notons aussi qu'un des élèves préférés d'Anselme fut Lotulfus le Lombard ou le Novarais. C'est d'ailleurs cette affluence d'étudiants qui avait obligé le clergé de Laon de créer le Val des Écoliers pour abriter un certain nombre de jeunes gens plus ou moins fortunés.

Parmi ces étudiants, l'un des plus célèbres fut certes le fameux Abélard, ce remarquable dialecticien, qui s'attaqua à tous les grands maîtres du temps: Roscelin; d'abord, Guillaume de Champeaux ensuite à Paris, puis Anselme de Laon ici même. La dialectique était pour Abélard, ce remarquable dialecticien, qui s'attaqua à tous les grands maîtres qui *«apprend à apprendre, qui apprend à discerner; en elle la raison se démontre, s'ouvre et cherche ce qu'elle veut»*. Dans son «livre de ses Malheurs», Abélard a raconté en détail son séjour à Laon en ces termes:

«Je m'approchai du vieillard, dont la réputation était due plus à la routine qu'à l'intelligence et à la mémoire. A une question posée d'une manière mal assurée, il répondait encore plus mal assuré. Admirable aux

yeux de ceux qui l'adulaient, il était nul, face à l'interrogation du questionneur. Il avait une merveilleuse facilité de s'exprimer, mais son intelligence était méprisante et son raisonnement vain. Le feu qu'il allumait ne nous éclairait pas de sa lumière, mais envahissait sa maison de fumée. Comme l'arbre tout en feuilles s'aperçoit au loin pour ceux qui le regardent, il se découvrait à ceux qui l'approchaient et le scrutaient attentivement comme un arbre sans fruit. A celui qui montait vers lui pour en cueillir le fruit, il se montrait pareil au figuier stérile de l'évangile que le Seigneur a maudit. Cette découverte faite en peu de temps me consterna. Je me rendis de plus en plus rarement à ses leçons, de sorte que les élèves les plus assidus lui rapportèrent que je méprisais un tel maître. Or un jour après une leçon comparative des sentences, entre étudiants ou nous plaisantions, quelques uns me demandèrent ce que m'apportait la lecture des livres saints, moi qui n'avais jusqu'alors étudié que la physique des arts libéraux. Je répliquai que c'était la plus salutaire des études, mais je m'étonnais grandement que pour les comprendre, on ne se contentât pas du texte littéral avec des gloses, mais qu'on eût besoin d'un commentaire magistral. Les étudiants riant, me demandèrent si je pourrais et oserais entreprendre une explication de cette manière; et moi de répondre: certes oui, et avec un texte de votre choix. Tous riant et s'esclaffant se mirent d'accord pour me proposer un passage d'Ezéchiel, reconnu des plus difficiles et des plus obscurs. Je leur donnai rendez-vous au lendemain pour en faire l'exposé. Quelques uns se poussaient, en disant qu'un débutant avait besoin pour un tel passage d'une préparation plus fouillée et moins précipitée, mais je leur rétorquai avec indignation que je ne devais pas mes progrès à la durée de mon travail, mais à mon talent. A la vérité, le lendemain, peu assistèrent à cette leçon, tant leur paraissaient ridicules et ma façon et mon inexpérience. Mais tous ceux qui m'écoutèrent, le firent jusqu'au bout, tant ma méthode les séduisit et me poussèrent à poursuivre la suite du commentaire. Dès la deuxième et troisième leçons, les sceptiques vinrent aussi écouter et même sollicitèrent que je reprenne devant eux ce que j'avais exposé en leur absence. C'est alors que le vieillard prévenu par ses élèves, Albéric de Reims et Lotulfus le Lombard, fut secoué d'une furieuse jalousie et se mit à me persécuter pour mon exposition de la lecture sacrée, comme Guillaume de Champeaux autrefois m'avait persécuté en philosophie. Il commença par m'interdire de poursuivre mon travail de glose, il ne pouvait tolérer qu'on puisse le suspecter d'erreurs professées sous son autorité et dans son école. Ceci parvenu aux oreilles des écoliers, beaucoup furent indignés d'une telle jalousie et cela m'auréola d'autant plus de gloire que je fus plus vivement persécuté. Dès lors je retournai à Paris». Il allait y rencontrer Héloïse.

La venue tapageuse d'Abélard et son jugement méprisant et agressif sur l'enseignement du maître Anselme doivent être revus à la lumière des travaux récents, notamment à ceux du congrès Abélard tenu en 1979 à Laon. Il fut rappelé par Messieurs Chatillon et Merlette, combien Abélard se montra provocant et vaniteux, nous obligeant à n'accepter ses jugements qu'avec beaucoup de circonspection. En effet on sait que dans sa querelle avec Guillaume de Champeaux, il avait accusé ce dernier de n'avoir pris l'habit des clercs réguliers que pour mieux se pousser dans les honneurs et être plus vite nommé évêque de Châlons. Or en réalité Guillaume, d'ailleurs très lié d'amitié avec Anselme de Laon, vécut pauvre et

aussi désintéressé que son ami : protecteur de Saint-Bernard fondant Clairvaux, il ne fut promu à l'évêché de Châlons qu'après trois refus successifs. Plus tard, après la condamnation d'Abelard au concile de Soissons, concile demandé par les élèves d'Anselme, Alberic de Reims et Lotulfus le Lombard et présidé par un autre élève d'Anselme, l'archevêque de Reims Raoul Le Verd, le fougueux dialecticien s'en prendra et à Saint-Bernard et à Saint-Norbert : *« ces nouveaux apôtres qu'on a excités contre moi et auxquels le monde fait toute confiance, l'un qui se glorifie d'avoir ressuscité la vie monastique, l'autre la vie des chanoines réguliers ». Or si Bernard n'était pas d'un caractère toujours accommodant, Norbert avait laissé le souvenir d'une personnalité d'une extrême douceur.*

Les études récentes sur les écoles du XII^e siècle montrent le rôle primordial joué par Anselme de Laon, et reconnu par les contemporains comme Albéric de Trois-Fontaines, qui lui reconnaissent l'honneur *« d'avoir le premier introduit la glose intralinéaire et marginale, dans l'étude des textes sacrés. »* En effet, Anselme introduisit dans ses leçons sur la Bible, une double explication : d'abord celle des mots, écrite entre les lignes du texte : la glose intralinéaire ; puis celle du texte dans les marges du manuscrit : la glose extralinéaire ou marginale. Gloses que l'on peut encore admirer dans les manuscrits de l'école de Laon, avec des autographes d'Anselme, à la Bibliothèque de notre ville. Anselme, nous dit Pierre le Chantre, désirait faire la glose de toute la Bible mais n'a pu aller au bout de son projet. Il a écrit la glose des lettres de Saint-Paul et celle du Psautier. On lui attribue également les gloses de l'Évangile de Saint-Mathieu et de Saint-Jean (manuscrits 74 et 78 de Laon). Si Raoul glosa les Petits Prophètes et Nahum, les deux frères collaborèrent aux Épîtres Catholiques et au Cantique des Cantiques. Leur élève chéri, Gilbert l'Universel, avant sa nomination à l'évêché de Londres, travailla sur le Pentateuque, les quatre Grands Prophètes et les Lamentations de Jérémie. Albéric de Reims, lui, s'occupa des Actes des Apôtres et Gilbert de la Porcée de l'Apocalypse.

Devant cet énorme travail, les recherches actuelles sur Anselme lui reconnaissent un rôle de premier plan. Le professeur anglais Beryll Smalley écrit *« si la glose que nous appelons ordinaire, s'enracina rapidement dans le sol de Paris, elle n'était pas une invention parisienne, elle devait son origine à Maître Anselme de Laon et à son équipe. Son école devança celle de Paris comme centre préféré de tout amateur des études sacrées »*. Elle allait tracer le chemin à Pierre Lombard, le maître des Sentences. Plus tard Saint-Thomas d'Aquin n'hésitera pas à donner à ces gloses presque la même autorité qu'au texte sacré lui-même.

Enfin Anselme, en son école, ne se déroba pas aux questions de ses élèves et leur répondait très clairement. Les sententiaires d'Avranches, de Troyes et de Laon (manuscrit 173 de Laon) sont là pour le prouver. Ses sentences de Laon, sans doute les plus anciennes et ignorées jusqu'en ces dernières années, avaient été recopiées à l'abbaye cistercienne de Vauclair. Selon l'habitude du temps elles sont formulées en se référant aux trois sens de l'Écriture : historique, moral et allégorique, avec une nette préférence pour le sens moral, qui nous révèle la pénétration de vue du maître

te fidei semel
bi ab aplis. sup
ute. utp ea si
no scpsi. ut sci
mea sollicitu
sic i fide cstr
tionē legi. q̄ dic
tē p. d. tepat gū
rganē scelerā
tia. ielemosme
n tūstet p̄luxv
enti peccat. q̄to
ntate legis defa
tri.
utatis hereticis.
sq̄ crediderūt ma
bendit q̄nta sit ma
nam alluēt



servilib; lū
sc̄i tēns tamūbo
V D AS ihū
s̄q̄ta fide. doctri
fr̄ iacobi hu
s̄q̄ p̄ filiū h̄nt acce
dilectas. xp̄o
ad hac dignitatē.
uocatis. M
i pleatur. h̄
tudine facie
de cōmuni ur̄
pabua scribere u

laonnois. Ainsi ces quelques mots du début de la sentence du folio 46 du manuscrit de Laon : *« Dans l'assemblée de l'Église, il y a des serfs, des mercenaires et des fils. Sont serfs, ceux qui servent par crainte; mercenaires pour un salaire; fils par amour. »*

L'école de Laon poursuivra encore son enseignement pendant un siècle, avec de grands maîtres tel Gautier de Mortagne, qui, devenu évêque de Laon fera reconstruire une cathédrale gothique, la plus belle du milieu du XII^e siècle, ou il fera représenter et dans les sculptures de la façade et dans la grande rose du transept nord, les arts libéraux où nous retrouvons le cortège des sciences du trivium et du quadrivium entourant la grande figure de la philosophie ou Sagesse de Dieu, avec ses livres, son sceptre, sa chasuble sacerdotale et sa grande échelle dont il faut gravir les barreaux pour atteindre à la vision de Dieu.

S. MARTINET
Bibliothécaire